

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 16

Artikel: Etait-ce bien un lapin ?
Autor: Berthier-Varey
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La clé de ces amusements est facile à trouver. Il s'agit au fond d'une multiplication du nombre 9 par la moitié de la quantité de nombres qu'il y a dans l'addition.

Supposons que vous vouliez faire l'addition de six nombres de quatre chiffres chacun. En opérant comme plus haut, vous faites en réalité l'addition suivante :

```

9999
9999
9999
-----
29997

```

Vous pouvez donc annoncer à l'avance que le total d'une addition de six nombres de quatre chiffres sera 29,997, en vous réservant, bien entendu, de pouvoir poser trois des nombres.

Si, par hasard, la personne pose des zéros, vous avez soin de poser des 9 au-dessous.

Lo monsu et lè dzenelhiès.

On monsu qu'avai on grandzi po fèrè son bin, avai gardà por li on petit tsai et on tsévau, on courti et 'na dzenelhîre, po cein que l'étai foo po lè z'omelettès et assebin po la volaille, que l'est don lè dzenelhiès, lè borès et tota clia bourtiâ d'osé. Tegnâi on vòlet po soigni tot cé comerce et po lâi fèrè brossatâ sè z'haillons et ceri sè solâ. Cé vòlet dévessâi assebin lâi servi à medzi et medzivè sè brossès quand lo monsu étai prâo repéssu. On dzo que l'avai fè tiâ 'na dzenelhiè po son soupâ, lo vòlet sè dese : « n'ia pas à derè, faut que y'ausso on bon bocon po sta né, ia prâo grand teimps que n'é rein què dâi z'ou à rondzi, dâi z'ou iô lo vilho ne laissè presque réin, » et quand la dzenelhiè fut coueta, ye demandâ 'na couesse à la carcasse dè la bête, ye la rupâ et portâ lo resto âo monsu, que ne fe pas atteinchon à cein tot dè suite; mâ quand l'eut soupâ, ye criè lo vòlet et lâi dit :

— Que diablo cein vâo-te derè avoué clia dzenelhiè que n'avai que 'na couesse ?

— Eh ! noutron maitrè, voutrè dzenelhiès sont totè parâirès et le n'ont pas duè tsambès ?

— Câise-tè larro que t'ès !

— Eh bin ! veni vaire...

Ye vont dein la dzenelhîre et totè lè dzenelhiès droumessont su 'na piauta.

— Ora vo vâidè, que dit lo vòlet.

Adon lo monsu fâ : prrroou ! et totè cliaò bêtès, épouâiriès, sécoziron lè z'alès et sè mettiron su lâo duè grappiès.

— Vouâite ora, tsancro dè bornican, que dit âo vòlet.

— Ah ! t'écrasâi te pas, que fe s'tuce ein faseint état d'étrè tot ébahi ! L'est verè ! Adon vo z'ariâ du, noutron maitrè, fèrè prrroou dévânt dè soupâ et vo z'ariâ z'u, po sû, lè duè piautès !

Les journaux font grand éloge de l'écu du prochain tir fédéral. Au *recto*, la *Suisse romande*, coupe en main, et derrière elle le cep, serre la main à la *Suisse allemande* devant l'écusson vaudois et fédéral ; dans le fond, le faisceau ; au-dessous 1836-

1876, puis la devise : « Pour être forts, soyons unis. » — Le verso porte : « Tir fédéral de 1876, à Lausanne, » et une vue de la ville de Lausanne.

Pourquoi cette distinction de *Suisse allemande* et de *Suisse française* ? Pourquoi symboliser sur l'écu d'une fête nationale une réconciliation, un rapprochement qui fait tout naturellement penser à des tendances diverses, à des germes de division dans la famille suisse ?... Jamais semblable allégorie n'a orné les écus des précédents tirs fédéraux ; on ne connaissait qu'une Suisse, qu'une devise : « Un pour tous, tous pour un. »

Que se serait-il donc passé ?... Est-ce qu'une partie de la famille suisse aurait été tentée de s'écrier dans un élan de généreux patriotisme : « Tout pour moi et rien pour les autres ? »

En 1861 (Unterwald), l'écu du tir fédéral portait au *recto* Arnold Winkelried ; — en 1863 (Chaux-de-Fonds), l'Helvétie, étendant sa main sur les Alpes comme sur le Jura ; — en 1865 (Schaffhouse), l'Helvétie accueillant dans ses bras le fils de Tell portant la pomme historique ; — en 1867 (Schwytz), un trophée d'armes avec l'écusson fédéral ; — en 1869 (Zug), Jean Landwing, sauvant la bannière des confédérés dans la bataille d'Arbedo ; — en 1872 (Zurich), l'Helvétie appuyée sur l'écusson fédéral ; — enfin, en 1874 (Saint-Gall), Jean de Hallwyl entraînant son armée au combat après avoir invoqué le secours de Dieu ; tout autant de sujets éminemment patriotiques, et caractérisant l'union intime de tous les confédérés.

ÉTAIT-CE BIEN UN LAPIN ?

Vous avez été bien sévère, Edouard, pour ce pauvre chasseur !

— Dites un braconnier monsieur le Procureur impérial... un massacreur du lapins et de lièvres... Ces gens-là détruisent tout le gibier ! Il y a quelques années, à l'époque où la chasse est permise, bien entendu, je ne rentrais jamais au logis sans ma carnassière bourrée ; depuis lors que de fois suis-je retourné... bredouille !...

L'air piteux de son substitut fit sourire M. de Kernoëc.

— Allons, avouez, mon jeune ami, que si dans ce procès vous avez rempli votre rôle de ministre public avec zèle, le dépit du chasseur a également inspiré votre éloquence. Mais au moins, vous, vous ne chassez pas en temps défendu.

— Il ne manquerait plus que ça, fit le fougueux jeune homme ; mais ce braconnier, continua Edouard, n'est pas le seul à désoler le pays ; il en existe un autre, à ce qui paraît, mais si habile, si madré qu'il a dépisté jusqu'ici nos gendarmes... Je le pincerai bien, un de ces jours. Je le jure par le grand Saint-Hubert.

— En attendant que je puisse célébrer votre victoire, tendez votre assiette, redoutable Nemrod, et acceptez cette aile de macreuse... joli coup de fusil, Edouard ; mais entre nous, ça a toujours le goût du marais... parole d'honneur, ça ne vaut pas un bon lapin des champs, nourri de thym de serpolet ou...

— Un bon lièvre surtout en civet, ajouta Edouard en souriant, car je connais vos goûts d'aristocrate, monsieur le Procureur impérial.

Ainsi causaient à table Edouard Morvan et M. de Kernoëc. Celui-ci était à la tête du parquet de X..., petite ville de la Bretagne bretonnante. C'était un homme savant, très-fort en droit, ami de la justice, aimable et spirituel et très gourmet tout à la fois, toutes choses assez rares, je le reconnais, mais qui d'un trait de plume peuvent se trouver réunies sur

le papier. S'il savait par cœur son Dalloz, il n'ignorait pas son Brillat-Savarin. Il prisait fort le baron Brice. Bref, il cumulait et s'il rétorquait à merveille les arguments des avocats au palais, son cordon bleu, la vieille Coërentin, dans sa partie culinaire, n'avait pas toujours raison avec lui. On ne lui aurait pas fait prendre lapin pour lièvre, malgré une sauce savante et tous les artifices d'une cuisine ingénieuse.

Cependant, fidèle au serment fait à Saint-Hubert, Edouard Morvan s'était mis en campagne pour découvrir son braconnier. Il ne négligea rien. Debout avant l'aube, au milieu des brouillards du matin, il parcourait les bois et les sentiers que son instinct lui disait de prendre. Le soir, lorsque la nuit arrivait, il se mettait à l'affût dans les taillis et attendait son homme avec la patience d'un chasseur. Vingt fois il recommença le même stratagème. Enfin un soir, au moment du crépuscule, il entendit un coup de fusil. Il allait s'élaner dans la direction du bruit, lorsqu'un froissement de feuilles arriva à son oreille. Son cœur battait. Tout à coup un lièvre magnifique passa devant lui, tandis que les chiens dépistés aboyaient au fond la vallée. A cette vue sa passion de chasseur se réveille. Il ajuste l'animal avec sa canne comme avec un fusil et lâche d'une voix sonore un « pan » inoffensif. Le lièvre de détaier.

— Ah ! je vous y prends, monsieur le substitut, s'écria en ce moment une voix joyeuse.

— Monsieur le curé Floc'k !

— En personne, Monsieur Morvan... Ah ! Ah ! vous chassez sur mes terres... Ce lièvre est un de mes paroissiens. Je le connais de longue date ; mais c'est le diable en personne. Un substitut seul pourrait le tuer !

Edouard Morvan fut un peu confus. Il raconta alors au curé le but qu'il poursuivait.

— Vous vous y prenez mal, lui dit-il ; mais acceptez ce soir l'hospitalité à mon presbytère. Vous aurez bon souper, bon gîte et le reste, et demain matin, foi de Breton, je vous livre votre... homme !

Le curé Floc'k habitait à quelque distance de là. Sa demeure était simple et modeste ; mais l'ordre et la propreté y brillaient. Il fallut d'abord traverser une vaste cour où plusieurs chiens de race qu'Edouard admirait firent fête à leur maître. Comme le temps était humide, Yvonne, la domestique, une franche bretonne, haute en couleurs, avait allumé un bon feu dans la cheminée, et tout en se chauffant notre substitut remarqua avec surprise plusieurs armes de prix qui ornaient la salle à manger. Il était chez un connaisseur.

Tandis qu'Yvonne préparait le repas, le curé qui s'était retiré un instant revint avec plusieurs bouteilles de cidre. Elles furent goûtées et regoûtées. Le cidre était bon. En vrai curé breton, M. Floc'k s'y entendait et Edouard ne tarda pas à oublier ses fatigues et son introuvable braconnier. On causa beaucoup de chasse. Le curé avoua que souvent il lui arrivait pour secouer les sornettes de ses pénitentes, de faire un coup de feu par-ci par-là, mais qu'il était maladroit. Edouard Morvan, en chasseur hableur, comme ils le sont tous, chanta ses prouesses cynégétiques. Lors survint Yvonne portant majestueusement un vaste plat d'où s'élevaient des nuages de fumée. L'appartement se remplit vite d'un parfum appétissant.

— C'est un lapin préparé par Yvonne, mon cher substitut ; goûtez-en, goûtez-y...

— Goûtez *zan-zi-bar*, s'écria Edouard, que la joyeuse compagnie, le cidre et quelques bouteilles d'un vin sacré avaient mis en train et qui connaissait les plaisanteries parisiennes.

— Mais, dites donc, curé, ce lapin me fait l'effet...

— D'être excellent, n'est-ce pas ? ah ! Yvonne est une artiste...

— D'accord ! mais est-ce un lapin domestique ?

— Il ne l'était pas d'abord ; mais je l'ai apprivoisé... Alions, Edouard, encore ce morceau de rable et quelque peu de cette sauce divine...

La conversation se prolongea joyeuse bien avant dans la nuit. Il avait été décidé, au dessert, entre l'homme de loi et l'homme d'église que le lendemain matin, à la pointe du jour, le fusil sur l'épaule, on parcourrait landes, sentiers

et bruyères, que sans doute le braconnier invisible, en voyant des chasseurs en campagne, sortirait de sa cachette, qu'il se joindrait en compère à la compagnie et qu'on le happerait ainsi. C'était un ruse infernale ourdie par le curé et développée par le substitut. Ces messieurs du parquet ont de l'esprit à en revendre. Edouard Morvan, certain du résultat de cette combinaison, s'endormit profondément. Quelques lapins et quelques lièvres traversèrent bien ses rêves. Ils avaient l'air si apprivoisés qu'il eut regret de les avoir tués... même en songe.

Au premier chant du coq, le curé fut sur pied, soutane retroussée. Edouard ne se fit pas appeler deux fois. On partit. Les chiens détalèrent. Le substitut, il faut être impartial, ne pensait qu'à son braconnier. Il le cherchait et le voyait partout. Le sol était détrempe, les plantes couvertes de rosée. Quelques légères vapeurs glissaient le long des côteaux, mais le ciel était pur. La meute aboyait d'une voix sonore. Un véritable temps de chasse. En ce moment le curé et Edouard se séparèrent.

— Faites attention, substitut, votre fusil est chargé et si vous le rencontrez, *pan...*

— Un meurtre, monsieur le curé... Ah ! ce ne sera qu'à la dernière extrémité... en cas de légitime défense... Tuer un braconnier...

— Et qui vous parle de braconnier ! En chasse, corbleu !

Dans les landes giboyeuses de la Bretagne, à l'époque du du moins où se passe cette histoire, lapins, lièvres, perdreaux n'étaient pas un mythe comme en Provence. Il en partait à chaque instant des pieds d'Edouard Morvan. Que de fois il saisit son fusil et crut reconnaître son braconnier dans l'imprudent gibier ! Tout à coup les aboyements des chiens redoublent, ils se rapprochent. Emu, Edouard s'arrête. Il voit à quelque distance, le curé qui épaula ; un coup de fusil part.

— Manqué, s'écrie M. Floc'k, à vous Edouard !

C'était le lièvre qu'il avait ajusté la veille avec sa canne. Il arrivait en droite ligne, au galop. On eut dit qu'il cherchait dans son épouvante un asile auprès du futur procureur. Edouard Morvan ne devait-il pas être son protecteur ? Alors le substitut tire, le quadrupède fait un bond et tombe, les chiens le rapportent aux pieds de l'adroit chasseur.

— Ah ! mon Dieu ! je l'ai tué... mais il n'est peut-être que blessé...

— Le braconnier ?

— Mais non, le lièvre, monsieur Floc'k... mais vous, mon cher curé, vous n'êtes pas aussi catholique que vous en avez l'air... vous n'êtes qu'un braconnier ; je vous arrête au nom de la loi et je vous amène ce soir... à souper... chez M. de Kernoëc, la pièce de conviction à l'appui !

On ramassa le lièvre.

— Et dire que c'est moi... moi, un substitut qui l'ai tué...

— Quel bon civet, dit le curé ; mais je le surveillerai !

Le soir donc, le curé, Edouard, le Procureur impérial soupaient ensemble. Jamais M. de Kernoëc n'avait été aussi étincelant d'esprit. Son appétit faisait plaisir à voir. M. Floc'k souriait malicieusement. Quelques nuages flottaient sur le front du substitut.

— Quel lapin, monsieur le curé ! dit M. de Kernoëc, mais était-ce un lapin ?

— La belle demande ! fit le curé.

— Hum ! dites, mon substitut... pour l'honneur du principe seulement, était-ce bien un lapin ?

— A moins que ce ne fût un lièvre, monsieur le Procureur impérial. Interrogez plutôt monsieur Floc'k...

— Mais vous avez tout mangé, malheureux, comment constater le délit !

BERTHIER-VAREY.

Pourquoi la vérité est-elle toujours représentée dans un puits ? disait Aurelien Scholl à Monselet.

— C'est bien simple, la pauvre fille est si souvent altérée.

L. MONNET.